

A nous deux, nous avons formé un projet.

Ce projet était hardi pour des gosses ; mais il était en même temps bien simple, comme vous allez voir.

Au lieu de monter à nos chambres, nous filâmes par la porte de service ; et, sans plus d'hésitations, nous nous mîmes à gravir l'escarpement de la falaise qui se dressait à pic en arrière de notre demeure.

C'eût été chose impossible pour quelqu'un de moins expérimenté que nous, tant il faisait sombre ; mais nous étions familiers avec tous les détours des sentiers, toutes les anfractuosités du sol, et l'ascension ne fut pas longue.

Chemin faisant, nous emplissions nos poches de cailloux, de galets et de morceaux de tuf, de peur de ne pas trouver là-haut ce qu'il nous fallait pour mettre notre plan à exécution.

J'y allais consciencieusement pour ma part ; si consciencieusement, qu'en atteignant le sommet, je me trouvai tellement lesté que mon camarade dut m'aider à franchir le rebord, hérissé de broussailles, qui surplombait au-dessus des profondeurs enténébrées dont nous émergions.

Grâce à cet appoint, je réussis tant bien que mal à me hisser auprès de mon compagnon ; et bientôt nous fûmes tranquillement accroupis dans les hautes herbes à deux cent cinquante pieds au-dessus de la foule des manifestants, dont les éclats de rire et les exclamations joyeuses arrivaient, sonores ou perlées, jusqu'à notre cachette.

Tout à coup :

Boum !...

Un coup de canon ébranla le rocher. Puis une sonnerie de clairons éclata dans la nuit.

Au même instant, un jet de flamme jaillit du bûcher, un formidable hurra retentit au loin, et une houle compacte de têtes grouillantes et rieuses apparut à nos yeux, massée en un cercle flamboyant, tandis que, parmi les roulements de tambours et les cris de triomphe, les cornets, les trombones et les ophicléides lançaient les premières notes du *God save the Queen*.

Il y a de cela tout près d'un demi-siècle ; et j'ai encore le spectacle sous les yeux. C'était, autant que je me rappelle, magistralement beau.

Mais cela ne dura que quelques secondes. Presque au même instant, une clameur terrifiante traversa les airs. La foule, après avoir tourbillonné un moment comme un amas de feuilles sèches secouées par une rafale, prit la fuite de tous les côtés à la fois, et se dispersa au loin dans les espaces noirs, laissant la flamme du bûcher monter solitaire, avec sa colonne de fumée, vers les hauteurs où nous étions.

C'étaient nous, les malheureux ! — la plume m'en tremble encore aux doigts en écrivant ces lignes — qui, sans songer un instant aux conséquences, sans réfléchir au poids terrible dont nous risquions de charger nos consciences pour la vie entière, sans nous rendre compte que nous commettions là un crime lâche et atroce, c'était nous, dis-je — mon camarade et moi — qui venions de lancer sur cette foule sans défense, sur cette foule où il y avait des femmes et des enfants, sur cette foule inoffensive après tout, une volée de pierres dont la moitié d'une aurait pu tuer raide celui qui l'aurait reçue sur la tête !

Oh ! la politique !

Par un hasard qui tient du miracle — Dieu sait si je le remercie souvent de m'avoir épargné un tel remords — nos projectiles, heureusement, n'atteignirent personne.

Mais la panique fut inexprimable.

On transporta des femmes évanouies jusque chez mon père.

Pauvre père ! lui si humain, si compatissant, toujours hanté par la crainte de faire du mal à quelqu'un, s'il avait su !...

En somme, ce soir-là, si l'effigie de lord Elgin fut consumée, personne n'eut raison de s'en réjouir : la peur provoquée par deux gamins avait été telle que les loyaux sujets de Sa Majesté n'eurent plus même la pensée d'affirmer la solidité de leurs principes par d'autres démonstrations de ce genre.

Je suis bien convaincu que les survivants — s'il en

reste — s'imaginent encore avoir été attaqués, cette nuit-là, par une armée de brigands.

Qu'ils ne me gardent pas rancune, au moins !

Je me suis repenti.

*Lierre des Bois*

### A CEUX QUI ME CHERCHENT

Mais non, je n'avais pas, en écrivant mon petit article, *Femme varié*, l'intention de dépeindre le sexe fort "de manière à le rendre quelque peu honteux d'être barbu," comme le dit, sur un ton assez railleur, cet intéressant et distingué littérateur si avantageusement connu de tous, M. F. Picard. J'oserais même dire — tout bas — que ce n'est pas là pour moi le moindre charme que je lui trouve, puisque la barbe est, chez l'homme, ce que la chevelure est chez la femme : un ornement qui lui sied à merveille, tout en lui prêtant un cachet de suprême distinction joint à cet imposant aspect qui démontre si bien la supériorité de cet être, tour à tour soumis et rebelle qui semble toujours nous supplier pour mieux ordonner. C'est tout juste, car, d'ordinaire, le majeur commande et le mineur implore.

On me reproche sans doute de taire les exceptions, ce que j'admets volontiers, l'exception confirmant toujours la règle. Mais comme je l'ai dit déjà, tout en reconnaissant qu'il y en ait je ne puis que répéter : celles-là sont si rares !... C'est que des circonstances ont brisé trop tôt le piédestal où, dans ma jeune imagination, j'avais élevé cet être créé à l'image de Dieu. Quoique je n'aie pas encore souffert par lui, je devine ce qu'il peut faire subir à l'âme naïve et confiante qui se livre trop tôt pour se reprendre trop tard, ou qui refuse de répondre à un sentiment non partagé. J'ajouterai donc que j'estime et j'admire l'homme tel qu'il doit être et non tel qu'il est, bien souvent.

Et maintenant, je dirai à l'aimable Gilberte qu'elle avait déjà depuis longtemps toute la sympathie de l'humble fleurette qui ne saurait refuser son affection ni une preuve de sympathie à qui la réclame d'une manière aussi touchante. Que dirai-je enfin au joli Lierre des Bois qui chante si bien la nature au sein de sa retraite champêtre ? Ah ! je lui dirai que chaque jour me retrouve à la fenêtre de mon humble demeure qu'il orne de son vert feuillage en s'enroulant

gracieusement comme pour provoquer l'admiration qu'il mérite bien, du reste, et je me prends à rêver aussi parfois en regardant ce fidèle emblème de l'amitié sincère dont je cueille souvent la feuille sombre qui s'offre à la caresse de ma main. J'aime à redire ces vers qui conviennent à ma solitude :

Comme une feuille je vis où je me cache,  
Comme le lierre je meurs où je m'attache.

Avec vous donc, charmant Lierre des Bois, je chante la paix voluptueuse de ma retraite et, heureuse en mon verdoyant réduit, je fredonne doucement :

Je suis la simple Violette,  
Vivant de l'air que Dieu bénit.  
Sous l'herbe touffue, en cachette,  
Sans nul éclat, je fais mon nid,  
Au fond de mon petit royaume,  
Loin du monde je suis si bien !  
On dit que ma corolle embaume :  
Je n'en sais rien.

*Violette*

### SUR LA ROUTE DU KLONDYKE

(Voir gravure)

Nous donnons, dans ce numéro, une vue du Fort Wrangell, situé dans l'Alaska sur la rivière Stickeen, territoire des Etats-Unis. Les navires de gros tonnage ont là leur point terminus ; c'est là qu'ils transbordent leurs marchandises dans les petits bateaux avec lesquels on parvient à Glenora ou à la crique du Télégraphe, à cent cinquante milles plus haut, sur le territoire Canadien. De ce point, le chemin de fer des MM. Mann et MacKenzie devait continuer jusqu'au lac Teslin, soit encore cent cinquante milles plus haut. La rivière Stickeen est libre de glaces et navigable seulement durant quatre mois de l'année.

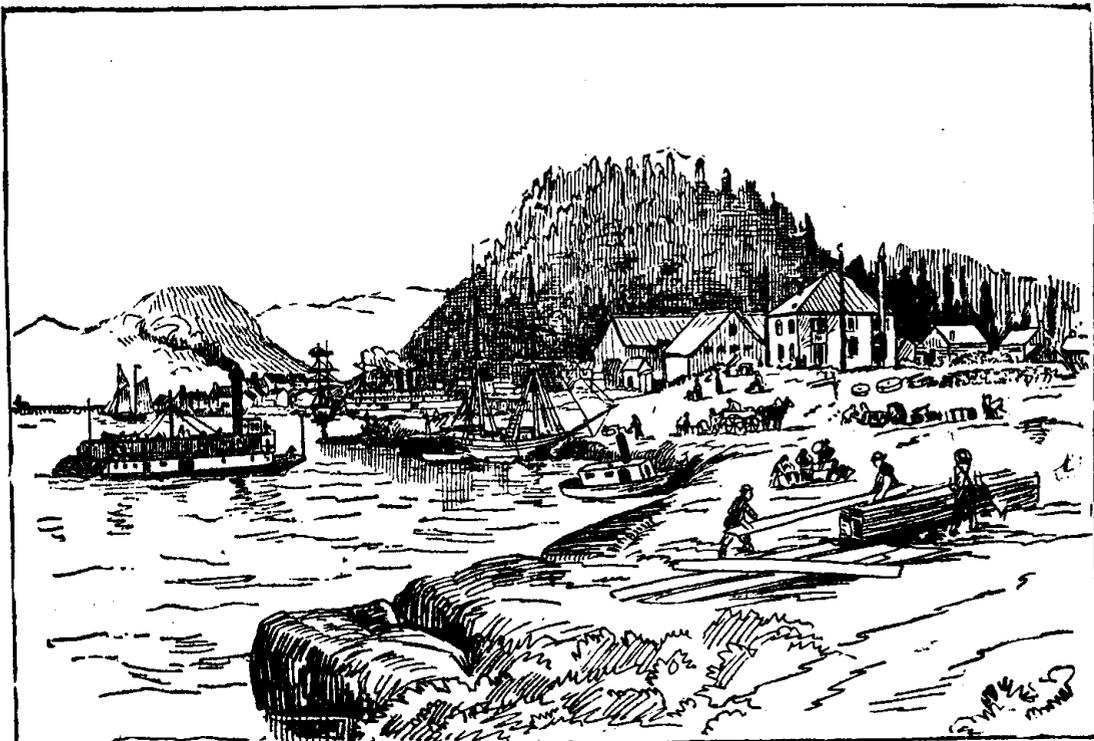
### LA SAGESSE DES NATIONS

QUELQUES PROVERBES SUR LA FEMME

Femme bonne  
Vaut une couronne.

Femme rit quand elle peut,  
Et pleure quand elle veut.

Maison sans femme et sans flamme  
Corps sans âme.



SUR LA ROUTE DU KLONDYKE. — LE FORT WRANGELL, A L'EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE STICKEEN